

Derrière les yeux d'enfants Droit devant, deux caméras

Luce Des Aulniers

Volume 13, numéro 1, automne 2000

La mort au tableau noir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Des Aulniers, L. (2000). Derrière les yeux d'enfants : droit devant, deux caméras. *Frontières*, 13(1), 65–67. <https://doi.org/10.7202/1074252ar>

DERRIÈRE LES YEUX D'ENFANTS

Droit devant, deux caméras

Luce Des Aulniers,

professeure au Département des communications et au
Centre d'études sur la mort de l'UQAM.

Qui regardera ces films récents? Des petiots sans doute et des «grands», «s'ils sont ouverts, s'ils se posent des questions», me disait un pré-adolescent des alentours. Et ajoutant : «Tu sais, y a des personnes qui n'ont aucune connaissance de ce qu'on peut penser de la mort, qui sont butées, qui veulent rien savoir.»

Or, bien curieusement, il résumait une partie de ce qui sourd en critique précoce sous les propos de ces enfants, lesquels, plus ou moins conscients de l'effet-caméra, nous confient, littéralement, comment eux, ils rencontrent cette mort-là et tant d'autres.

Une partie seulement. Parce que, derrière ces yeux, le monde serait tout de même plus constellé que consterné.

DEUX FILMS, AU MOINS AUTANT DE STRUCTURES ET D'ÉCLAIRAGES

*C'est comme ça - jeux, peines et paroles d'enfants*¹, de Natalie Martin (appelé ci-dessous «*Comme ça*») procure la sensation d'un conte philosophique champêtre, fleurant l'air du Bas-du-Fleuve, accents compris. Aussi, la mort et la vie, main dans la main, se promènent-elles au large, à la fois profond et modeste. Quatre des cinq enfants qui vont et viennent gaiement et gravement – entre le soin coquin des veaux, le grenier, la pêche, la balle, la bicyclette (on ne peut oublier la première séquence du gamin sur la route, arrivant en trombe à l'étable) – ont perdu des proches : mère, père, grand-mère – par suicide – cousin adolescent, et forcément, un animal de ferme. La fillette de 7 ans qui n'a pas connu ces événements proches nous



Photo : Jacques Berubé, *C'est comme ça - jeux, peines et paroles d'enfants*, © Office national du film du Canada. Tous droits réservés

ébahit (mais ceci n'a rien à voir avec cela) par son penser-vrai. Et la caméra à hauteur d'enfants saisit la lumière dorée de l'été, captant de doux clairs-obscurs pour ces visages offerts au plongeon en soi devant des questions qui tiennent lieu à la fois de perles et de bancs sur chemins d'existence. Les silences rythment le tout jusqu'au chant *a capella* du générique.

Dans *La fiancée de la vie*², de Carole Laganière (appelé ci-dessous «*Fiancée*»), la métaphore du titre (la dite fiancée est bien la mort, selon un proverbe malaisien) annonce le pari ce film : s'approcher délicatement mais fermement du sens de la mort qui circonvolutionne dans la tête des enfants, en criblant leur première expérience : les conditions de sa survenue, le sort du corps mort (qui donne, entre autres, lieu à une discussion parfois quasi hilarante entre les deux sœurs ayant perdu leur père dans un accident impliquant la famille), les rites, les réactions des proches, l'expression autorisée, l'impact sur les enfants et les traces, que de traces, pour soi et pour son mort. L'armature du film se découvre dans l'alternance entre deux modes discursifs qui glissent en ponctuant les thèmes : d'un côté, le documentaire par une dizaine d'enfants, tous orphelins d'un parent, sauf une, en manque de son frère; de l'autre, le journal-fiction énoncé au «tu», ce «tu» de la petite enfance remémorée de la narratrice, marquée de bleus, d'entrée de jeu : «Ce silence qui t'étouffe et te brise. [...] Tu as 4 ans et tu connais la peur.». Dans l'un comme dans l'autre mode, le spectateur est entraîné dans un montage serré et subtil de faits et d'allégories (magnifiquement mises en images) sur l'angoisse, la solitude, l'évanescence, la consolation dans l'amitié et la transcendance offerte par les éléments, notamment l'eau (transparence des vitres sur lesquelles les enfants dessinent leur être perdu, pont, eau de rigole, lac, quai s'y avançant, voilier... baignade). Si la scansion du film tient dans ces énoncés narratifs sur «La Mort, c'est...» issus des enfants³, le soupir adulte de la fin synthétise l'œuvre : «La Vie, c'est ceux qui sont là aujourd'hui et qui se souviennent.»

VIES DE PETIOTS, DE PETIOTES ET DÉJÀ, GRANDEUR DE LA MORT

La vache qui vèle, quatre paires d'yeux en crescendo, ouverts tant et tant sur le veau par terre qui lui, ne les ouvre pas encore. Un garçon dira (*Comme ça*) à propos de la naissance : «C'est comme une mort ça aussi! Il meurt d'où il était,



La fiancée de la vie, © Productions de la Chasse-Galerie

dans le ventre de sa mère...» Une autre, tenant la rose-symbole du cousin absent, caressant du doigt le resserrement de pétales : «Sa vie retourne dans son creux pour aller dans sa mort.» Et une troisième (celle, sans deuil, de *Comme ça*) de renchérir : «Comment on se sent vraiment quand on est mort? C'est la question que je me pose le plus souvent. Moi, j'ai fait des hypothèses. Je veux avoir une réponse. Je veux vraiment le sentir. Quand on le sent, c'est la meilleure réponse que toutes les explications du monde. [...] C'est presque impossible de savoir! Faudrait que je sois vivante et morte en même temps! C'est deux choses très différentes... Quand on est à moitié mort, on est encore vivant. Moi, je veux savoir quand on est mort. On me dit qu'on sent rien. On doit bien ressentir quelque chose... [...] L'esprit doit être quand même vivant, l'esprit, c'est jamais mort. Mais nous, on s'attend pas à plusieurs possibilités...» Le principe de non-contradiction infantile entre la vie et la mort, ainsi que le fait que «l'aspect naturel de la mort est bien le dernier élément conceptuel à pouvoir être accepté par l'enfant»⁴, ne peuvent quand même ici nous faire esquiver le trouble...

Toutefois, il arrive que la pensée de la mort se colore de noir : «La nuit, j'ai peur, maman dit que ça s'rait juste de maladie grave. Mais moi, j'y pense quand même...» (la plus jeune, 6 ans, de *Fiancée*). «Mon frère se cachait sous les couvertures, il avait peur qu'on vienne le chercher lui aussi...» (fille, 11 ans, *Fiancée*). Sans édicter une règle, on note bien qu'alors, souvent rebondit là le traumatisme de la guerre, du suicide parental, du mutisme environnant.

LE MANQUE DANS LE REGARD, UN SOUTIEN, PARFOIS ET POUR TOUJOURS⁵

Les pudiques aveux de chagrin s'élaborent entre enfants et sont souvent assortis de sourires de connivence : «Ça m'fait un p'tit peu de peine aussi. Je console... mon lapin et ma doudou m'consolent...» (garçon timide, *Fiancée*). «J'ai pleuré... plus qu'un peu». Et le gamin-à-la-casquette mord sa lèvre

inférieure (*Comme ça*) ; on observera d'ailleurs avec enseignement les mouvements de la bouche de tous : retenues, crispations et détentes... Devant ses grands yeux, le fantôme de son père mort. Non, pas le fantôme, plutôt le manque pur qui, de toute éternité, emprunte une silhouette. La silhouette ou le rappel qu'il n'y aura pas d'avenir commun. Deux amis se tiennent sur un pont : le parent n'est plus atteignable, l'image s'estompe. Et «un père, ça se remplace pas...» (deux sœurs en écho, *Fiancée*). La Fête des mères parfois étrangle, même si on peut être heureux pour ceux à qui les câlins sont prodigués.

Or, intériorisant pour compenser la réalité matérielle de l'absence, tous ces enfants imaginent désespérément la présence accompagnatrice de leur(s) mort(s) chéri(s), pavant la voie à des identifications secrètes : «Lui [cousin] m'écoute, m'aide à comprendre quelque chose que je n'ai pas compris» (une jeune de 11 ans de *Comme ça*). Ou : «J'm'ennuie beaucoup. J'aimerais ça le revoir. Je regarde des photos, j'amène mon papa avec moi. [...] «Il m'entend. c'est comme s'il était là, dans ma tête. [...] J'prends la couverture qu'il m'a donnée. Ma maman me lit une histoire qu'il m'avait racontée... (la plus jeune de *Fiancée*). On le constate, émergent les rituels : la poudre de perlinpimpin portée au cou, lancée en l'air avec le vœu, la pêche-rémémorance des apprentissages, le colloque intime qui fait parler l'absent (*Comme ça*), ou encore l'achat des bonbons (*Fiancée*) rappellent aux orphelines le père complice, tandis que le silence, lumineux et concentré, devant la tombe paternelle, juste à côté d'un terrain de jeu, s'inscrit dans le courant des jours du garçon-à-la-casquette (*Comme ça*).

Comme si les morts veillaient d'en haut. Le jour, ils sont dans les nuages ; le soir, dans les étoiles. Contemplations. Frissons. Parfois, ils sont bien occupés : «Ma mère me dit : «Ton frère va te reconduire à l'école, après, il va avec moi, au travail.» J'la crois. Mon frère partage son temps entre nous.» (fille, 11 ans, *Fiancée*). «Ma mère m'avait dit qu'elle serait toujours à côté de moi; et elle m'aide quand je suis triste, quand j'ai des examens...» (garçon, 12 ans, *Fiancée*).

Et pourtant : «J'lui parle, oui. Mais j'pense que c'est le vide total. J'lui parle dans l'vide.» (l'aînée des deux sœurs, 10 ans, *Fiancée*).

Vide. «Monstrueux», qu'elle raconte, la narratrice.

LES SUICIDES, SI ON SAVAIT...⁶

Tous ouvrent encore les yeux ronds, abandonnés qu'ils se sentent (et sans compter la difficulté accrue de la rivalité œdipienne), et luttant contre l'aporie en essayant d'enligner des bouts de fils, oscillant d'indignation à rationalisation. «J'suis sûre que ça faisait un bout qu'elle y pensait. [...] Elle avait été marquée pour toujours dans sa jeunesse, elle avait pas été chercher d'aide...», «Mon père était triste, il pouvait pas travailler parce qu'il était malade... Il nous a laissés. Nous, on était heureux avec lui. Mais pas lui. [...] Il a choisi son ch'min, il a pas pu r'tourner d'bord; c'était comme un grand tunnel avec la lumière au bout. Il était rendu trop loin pour r'virer...» (garçon, 11 ans, *Fiancée*).

Se corrobore ici l'acuité réflexive de ces générations malmenées par ce qui est devenu un phénomène : «Des gens vont s'dire : «La vie, moi j'veux pas la vivre. J'ai plein de mal, j'veux déclencher des catastrophes. Rien m'intéresse, j'connais tout.» C'est comme s'ils avaient voulu jamais naître, ils croient qu'ils en savent trop, ils ont peur de faire des erreurs. [...] Moi, j'me dis qu'il y a des chances que je puisse faire quelque chose qui rende service. Si j'existe, il doit bien y avoir une raison. Cette raison-là peut avoir de l'importance.» (petit sourire). Ainsi se conclut, avec la petite sans deuil de 7 ans, *Comme ça*.

MAIS... LES ADULTES, QUE FONT LES ADULTES???

«Mon père, quand j'vais chez lui, des fois, des souvenirs me font rappeler mon frère... il veut pas que je pleure. Il demande à mes soeurs de me consoler. J'aime pas ça. J'aimerais ça qu'il en parle avec moi. [...] J'entendais pleurer ma mère. J'allais la consoler. Ça lui faisait du bien. À moi aussi.» (fille 11 ans, *Fiancée*)

Il apparaît ainsi que les enfants se sentent responsables de la survie de leurs proches affectés. Pour ces derniers – et nous tous – il appert tout autant que la mort d'un proche réveille les vieux démons du monde interne et nos propres conflits dans nos rapports à la mort. Aussi, certains parents, gravement malades, signaleraient bien peu la réalité à leurs enfants («J'ai jamais été mêlée à rien», petite de 11 ans, *Fiancée*). En revanche, l'état de dysfonctionnalité physique, en dépit des conversations franches et inventives, ici, avec sa mère, accélèrent le développement de l'enfant devenu soignant : «J'avais peur : si je manque [au plan du soutien technique d'une mère atteinte du cancer du colon],

qu'est-ce qui va arriver? Mais j'ai tout le temps réussi.» (garçon, 11 ans, *Fiancée*).

Les adultes, ignorants, ou abattus, ou affairés, se font ramener partout à cette vérité fondatrice : «Les enfants de 3, 4 ans, sont capables de comprendre, si on leur explique. [...] Tu sais que la vie, c'est plus fragile. C'est comme un casse-tête : tu perds des morceaux, tu t'y attends pas.» (garçon de 12 ans, *Comme ça*). Autrement énoncé : «À 8 ans, tu as rien à faire avec la mort, tu penses pas à ça... Puis tu réalises que la vie tient pas à grand-chose...». Il vaudrait ainsi mieux protéger les petites et petits du poids du silence que du poids du malheur, si affligeant soit-il.

CONSTELLATIONS

C'est dit, mais tout n'est pas dit. S'il y a peur et silence, provoqués, involontairement, souvent entretenus, il y a aussi ces petits et grands secrets qui font que l'on n'est jamais totalement transparents et puis... que l'on grandit. Sous les étoiles, la mort vit grâce à la vie, la vie vit grâce à la mort. C'est le pré-ado du début qui dépose cela sous ma plume. En écho à tous ses comparses, dans le sillage bienheureux du contenu et du geste même de ce cinéma.

Notes

- 1 Recherche, scénarisation et réalisation de Natalie MARTIN, produit par André Gladu, Office national du film, Collection «Libres courts», 2000, 26 minutes, direction photo de Philippe Lavalette.
- 2 Recherche, scénarisation, narration et réalisation de Carole LAGANIÈRE, produit par Alain Corneau, Productions de la Chasse-Galerie, 2001, 52 minutes.
- 3 Avec quelques clés fondamentales, aperçus pudiques sur le secret, mélanges de tremblements existentiels et d'intégration théorique, comme: «Tu n'aimes pas voir ta mère immobile. Tu crois qu'elle est morte. Et tu meurs toi-même, tu crois mourir. Jusqu'à ce que tu l'aies vue respirer.»
- 4 M. HANUS et de B.M. SOURKES, *Les enfants en deuil : portraits du chagrin*, (recensé dans les pages qui suivent), Paris, Éditions Frison-Roche, coll. «Face à la mort», 1997, p. 62.
- 5 « Comme tout processus, le deuil a un commencement, un centre, un cœur et une terminaison plutôt qu'une fin car le travail de deuil ne finit jamais complètement que le jour de notre mort. », *ibid.* p. 94.
- 6 «La violence contre les autres, ceux en particulier qui sont les plus proches et les plus aimés – de manière ambivalente, il est vrai – est toujours présente dans l'acte du suicide. Mais elle s'y inscrit de manière paradoxale: d'un côté l'objet d'amour [ici, l'enfant] est ainsi protégé de la violence meurtrière dont il était [éventuellement et partiellement] l'objet à l'intérieur du suicidant, il n'est pas tué – le suicide réalisant un meurtre par procuration – mais de l'autre côté il est durablement, presque indélébilement marqué par la souffrance que cet acte de violence détermine à l'intérieur de lui. », *ibid.* p. 366 [...]. C'est maintenant à l'enfant endeuillé de prendre en lui, de recevoir cette agressivité, cette violence et cette ambivalence que son père, que sa mère n'a pas réussi à porter. Quels vont être les destins de ces charges? Dans quelle mesure va-t-il faire violence aux autres? Ses désirs de réparation seront-ils assez forts et opérants pour l'amener à se rendre utile? », *ibid.* p.376.
- 7 On ne dira jamais assez que le deuil des enfants se calque sur celui des adultes de leur entourage », *ibid.* p. 90 ; «Pour parler de la mort aux enfants, il faut déjà que les adultes aient conscience de leurs faiblesses, de leurs incertitudes et de leurs conflits, non pas pour demander à leurs enfants de les résoudre à leur place, mais pour leur montrer qu'on peut, qu'on doit vivre avec eux en travaillant incessamment à essayer de les faire évoluer, à essayer de les intégrer. », *ibid.* p. 48.